

## Recherches sociographiques



# Fernand DUMONT, *Un témoin de l'homme. Entretiens colligés et présentés par Serge Cantin*

Simon Langlois

---

Volume 42, numéro 2, 2001

Mémoire de Fernand Dumont

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057467ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057467ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Langlois, S. (2001). Compte rendu de [Fernand DUMONT, *Un témoin de l'homme. Entretiens colligés et présentés par Serge Cantin*]. *Recherches sociographiques*, 42(2), 410–412. <https://doi.org/10.7202/057467ar>

pellation de notre finitude humaine, le travail d'intelligence critique de la modernité qui caractérise l'ensemble de l'œuvre de Fernand Dumont trouve une illustration singulièrement créatrice et féconde dans l'écriture d'*Une foi partagée*. C'est pourquoi, reconnaissant sans malaise à ce livre sa pleine et légitime appartenance à l'ensemble du corpus dumontien, nous sommes conduit, en définitive, à formuler cette dernière question : *qui a peur du christianisme de Fernand Dumont ?*

Marco VEILLEUX

DUMONT, Fernand

- 1994 *Le lieu de l'homme*, Montréal, Bibliothèque québécoise [1968].  
 1997 *Récit d'une émigration*, Montréal, Boréal.

---

Fernand DUMONT, *Un témoin de l'homme. Entretiens colligés et présentés par Serge Cantin*, Montréal, L'Hexagone, 2000, 357 p. (Entretiens.)

Autant la pensée de Fernand Dumont est-elle difficile d'accès dans ses travaux d'épistémologie, autant est-elle claire et limpide dans ses très nombreux entretiens enregistrés à la radio et à la télévision et dans ses entrevues publiées dans les revues, journaux ou magazines. Cette parole toujours vivante de Fernand Dumont était jusqu'à récemment dispersée dans des médias peu accessibles. Aussi faut-il souligner le grand intérêt d'avoir rassemblé les principaux entretiens du célèbre sociologue, donnés entre 1965 et 1996, dans un ouvrage posthume, initiative de Serge Cantin qui a effectué un travail éditorial remarquable. Ce dernier a enlevé les redites et classé les entretiens dans quatre parties, soit le *Parcours des lieux* qui rappelle des éléments d'autobiographie qui éclaireront l'œuvre, *Croire, Éthique et politique* et enfin *Le Québec*. Cela donne un fort volume qui sera un complément indispensable à l'étude de l'œuvre scientifique de Fernand Dumont, mais aussi à l'analyse sociographique de toute une époque, la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle québécois.

Fernand Dumont s'est défini lui-même comme un professeur attablé à la construction d'une œuvre scientifique au sens fort du terme, mais aussi comme un intellectuel engagé dans la cité. Dumont lie en effet la recherche de vérité et la pertinence du savoir, deux aspects qu'il juge indissociables. Pour lui, la fonction de la science est d'axiomatiser, d'expliquer, de comprendre. Mais au besoin de rationalité et de vérité, correspond un besoin de pertinence pour l'acteur social, pour qui les choses et les événements ont une signification. « Une chose peut être exacte et n'avoir aucun sens pour moi » (p. 103), ajoutant plus loin dans l'ouvrage : « La crise que nous vivons présentement n'est pas une crise de vérité, c'est une crise de pertinence. Nos bibliothèques sont pleines de vérités. La science est pleine de vérités. Mais il semble bien que la vérité abstraite ne suffise pas pour vivre. Pour vivre, il faut des valeurs qui donnent un sens à notre vie, qui sont le sens de notre vie »

(p. 205). Cette distinction entre vérité et pertinence aide à comprendre l'importance que Dumont accordait à l'intervention des intellectuels sur la place publique.

Dumont livre dans ces entretiens quelques-unes de ses intuitions de sociologue et il élabore constamment des pistes pour des travaux à entreprendre. Soulignons au passage qu'il était un formidable collègue avec qui discuter, toujours à l'affût d'idées et de projets, invitant son interlocuteur à poursuivre plus avant l'exploration d'une des nombreuses hypothèses qu'il se plaisait à avancer ou à creuser une question laissée en suspens. Citons ce qu'il dit des classes moyennes. « En effet, les gens de la classe moyenne sont habituellement en ascension sociale ; or, il est reconnu que les individus qui sont en ascension sociale visent les valeurs les plus officielles, d'où une plus grande tendance au conformisme » (p. 259). Ailleurs, il expliquera les causes de la désaffection envers la religion structurée et rigidement codifiée de l'Église catholique canadienne-française, affirmant qu'on n'était pas vraiment préparé à vivre une foi fondée sur des convictions personnelles. Au fil des entretiens, Dumont commente et explique le contenu de ses livres à l'intention d'un grand public. On retiendra en particulier ce qu'il dit du *Lieu de l'homme* et de son ouvrage *Genèse de la société québécoise*. Qui pouvait mieux que lui expliquer ses intentions ?

Dumont fait preuve dans ses entretiens d'un fort esprit critique sur son temps et sur sa société. Il critique l'école, l'État, l'université, un certain nationalisme, le monde des affaires, l'Église. Il s'anime en remettant en cause la « cuisine ecclésiastique » ou le jansénisme à l'égard de la sexualité par exemple. Mais s'il remet en question l'ordre établi et certaines certitudes, il le fait à la manière de celui qui s'interroge bien plus qu'à la manière de celui qui sait – « je crois à la vertu de l'interrogation » (p. 330) –, n'hésitant pas à confesser ses malaises.

Il ressort nettement de ces entretiens que Dumont est un homme de la tradition, un homme de foi qu'inquiète la sécularisation accélérée du monde dans lequel il vit et ce qu'il nomme la crise spirituelle. Mais la tradition qui l'inspire est une tradition dynamique, mémoire vivante qui accueille le changement – « l'avenir se bâtit en faisant appel à ce qu'il y a de vivant dans le passé » avance-t-il (p. 203). S'il insiste sur l'importance de la mémoire, il sait aussi reconnaître les apports extérieurs, comme il l'explique en commentant son entreprise de reconstruire l'histoire du Québec. « Contrairement à ce qu'on a toujours dit, nous n'avons pas été un peuple refermé sur lui-même, mais bien un peuple ouvert à tous les vents du monde » (p. 273). Pour lui, la mémoire n'est pas un compte en banque ni une nostalgie, mais bien plutôt « une relecture sans cesse reprise sous le choc des défis du présent » (p. 90).

Ici ou là, avec le recul du temps, certains commentaires paraîtront dépassés. Rien là d'anormal et le contraire serait plutôt étonnant. Je retiendrai comme exemple les remarques de Dumont sur le Canada. Manifestement, le sociologue de Laval n'a pas bien compris le Canada contemporain, le nouveau Canada qui a profondément changé en parallèle à l'affirmation québécoise dont il a été le témoin privilégié et l'analyste éclairé. Ce que Dumont en dit est peu fondé empiriquement, quand ce n'est pas carrément inexact (« Je ne pense pas que le Canada ait vraiment intégré ses immigrants. » « C'est un pays dont la symbolique est extrêmement

pauvre » (p. 310). Ailleurs il ajoutera que « le Canada, pour bon nombre de Canadiens, n'a pas de signification très particulière »).

Dans l'ensemble, la pensée de Dumont, telle qu'elle s'exprime dans une parole forcément datée, reste d'une étonnante actualité. Elle continue de nous interroger. Cet ouvrage n'a pas seulement une valeur historique. Il continue d'être pertinent au sens dumontien du terme.

Simon LANGLOIS

Département de sociologie et CEFAN,  
Université Laval.

---

Paul-Marcel LEMAIRE, *Portrait inachevé de Fernand Dumont*, [s.l.], Les Éditions du Marais, 2000, 190 p.

L'auteur – à qui on doit aussi un *Nous, Québécois* (1993) à haute teneur nationaliste – se présente comme « un ami de longue date » qui avait « rêvé d'Écrire sur Dumont un livre important ». Il n'en dit guère plus, mais on comprend au fil du texte qu'il a fréquenté son modèle à *Communauté chrétienne*, et qu'il serait donc (ou en tout cas était) dominicain. Il nous confie d'ailleurs avoir fait fonction, en 1963, de correcteur-censeur de *Pour une conversion de la pensée chrétienne*, qu'il avait tout de suite perçu comme un essai fort « original et profond » (p. 117).

Lemaire a aussi compris, à la parution de *Récit d'une immigration*, qu'il serait bien téméraire de vouloir percer le « mystère » de ce « Québécois d'exception » et qu'il n'allait pas écrire la biographie intellectuelle projetée : « sa biographie, c'était son affaire et son secret ». Que faire alors de ces « centaines de pages de notes, de réflexions et transcriptions » ? Un portrait du professeur, de l'écrivain, de l'intellectuel, du croyant. Le peintre a longuement fréquenté et l'homme et l'œuvre, « attentif aux confidences obliques, qui lui échappent en quelque sorte et parsèment ses écrits comme ses conversations » (p. 182-183), et il nous offre un témoignage d'admiration qui enveloppe des traits précis et, par endroit, des informations nouvelles. Un portrait plutôt fiable, qui laisse néanmoins le mystère entier. Lemaire a bien tenté, sans trop insister, de faire de Dumont un exemplaire de « la première génération de véritables intellectuels québécois » (p. 45) ; il n'a pu ni voulu expliquer l'émergence de cette figure « remarquable » (René Thom) et si singulière dans le ciel du Québec.

Renonçant à traquer l'intimité de son modèle, à la « proverbiale et parfois frustrante discrétion », Lemaire n'en a pas moins tenté de mettre en lumière « l'architecture secrète qui a présidé à l'invention d'une vie ». Des mémoires de Dumont, par exemple, il fait remarquer qu'il s'agit d'une stratégie littéraire où l'enfance apparaît préfigurer les théorisations, « alors que d'évidence ses constructions théoriques [...] sont redevables de nombreuses interventions savantes » (p. 20). L'image de l'émigration, précise-t-il plus loin (p. 29), a été empruntée à Hegel, qui